

Je vous prévien, mesdemoiselles, que ma petite histoire commence absolument comme un roman sombre et plein d'aventures fantastiques. Ce n'est pas ma faute, mais cela est ainsi. Elle n'a pourtant rien d'effrayant ma petite histoire.

..... Ce fut par une soirée froide et pluvieuse du mois de décembre, le 24, veille de Noël, que le jeune Stéphen gravit la côte escarpée du Luberon, au haut de laquelle est situé el village d'Oppède. Sa marche était précipitée et saccadée, non-seulement à cause d'une bruine aiguë qui l'incommodait beaucoup, mais parce que le voyageur touchait à un de ces moments // 85 // qu'on n'affronte pas sans quelque embarras. Il se rendait chez le comte de G\*\*\*, conseiller à la cour d'Aix, où Stéphen était étudiant de l'université. Le comte, plus âgé que lui de dix ans, était très fort son ami et un peu son mentor. La vue du comte n'avait donc rien de gênant pour lui; mais Stéphen allait être présenté à la comtesse de G\*\*\*, mère de son ami, sans toute une antique douairière, bien solennel, bien arriérée, bien froide, bien raide, et bien méticuleuse sur l'étiquette; donc il avait l'inconnu devant soi. De plus, à ne vous rien cacher, il avait derrière lui une mauvaise action. Oui, Stéphen en partant, avait désobéi à sa mère, ou plutôt, il l'avait quittée sans lui en demander la permission. Quitter sa mère la veille de Noël! une fête où les membres d'une famille font jusqu'à des vingt lieues pour se rapprocher et resserrer les liens de l'intimité! C'était bien mal à lui; aussi sa conscience était-elle un peu troublée. Si Stéphen avait voyagé à cheval, on aurait pu dire de lui:

*Le remords* mente en croupe et galope avec lui;

mais Stéphen allait à pied.

Ce n'était pourtant pas par indifférence ni par sécheresse de cœur que Stéphen avait déserté à la sourdine le logis maternel, il avait reçu du comte la lettre suivante:

«Mon cher Stéphen,

«Bien que vous ayez juré de ne pas entendre de musique hors de la ville d'Aix, où je conviens que l'on en fait de très bonne, vous ne me refuserez pas de venir assister à notre collation de la veille de Noël, dans mon village d'Oppède; nous chanterons des noëls de Saboly, *suivant la tradition*. Ma bonne mère vous attend avec du nougat de sa façon et une *castagnade* de nos délicieuses châtaignes du vallon de Maubec, et moi avec une bouteille de la Nerthe, très-passable.

«Votre bien dévoué,

«Comte de G\*\*\*.»

Qu'auriez-vous fait, mesdemoiselles, à la place de Stéphen? Il n'en est pas une de vous qui, à la réception de cette lettre, ne l'eût montrée à sa

mère en lui disant: — Ma chère maman, voilà le comte de G\*\*\* qui m'invite à aller passer la veille et le jour de Noël, chez lui, pour entendre.... *et cætera*.... Quelque plaisir que j'eusse à rester auprès de vous pendant ces fêtes, souffrez que.... *et cætera, et cætera*.

La mère aurait bien fait quelques difficultés, mais enfin elle aurait cédé comme font ces pauvres mamans, qui se sacrifient à chaque instant pour leur scélérats d'enfants.

Or, c'était pour éviter ces difficultés et une petite contestation entre sa mère et lui, que Stéphane s'était décidé à partir sans la prévenir. Faiblesse! faiblesse de caractère! défaut, non de franchise, mais d'humeur communicative! C'est ainsi, que pour épargner à sa mère un léger chagrin, Stéphane lui en causait un très grand.

Pour être juste néanmoins, il faut dire que Stéphane, en quittant le logis, avait laissé, à l'adresse de sa mère, un mot d'écrit dans lequel il avait inséré la lettre du comte. C'est aussi le propre des caractères faibles de se contenter d'un moyen terme.

Mais il est temps de rejoindre Stéphane qui, après avoir piétiné dans les rues tortueuses du village, monté, descendu, pour remonter encore, et revenu vingt fois sur ses pas, a pu, à force de questionner les naturels de l'endroit, arriver au manoir du comte. Dieu soit loué! s'écrie-t-il, et en même temps il donne un vigoureux coup de sonnette. Une grande minute s'écoule: personne ne répond. — Un second coup de sonnette, même silence. Après le troisième coup, qu'il a prolongé de façon à se démettre le poignet, il croit entendre le bruit d'une porte s'ouvrir à l'intérieur; il prête l'oreille, il entend des pas; bientôt la clarté d'une lumière apparaît à travers les interstices de la porte. Plus de doute! on va ouvrir; une voix du dedans, une voix de femme, crie: *quaou sias?* on dit: *chi è?* en italien; en français: *qui est là?* — Ami, répond Stéphane. — *Sias beleou l'estrangier qu'esperoun aquest soir* (vous êtes peut-être l'étranger qu'on attend ce soir)? Oui, ouvrez. — *Voste noun?* — Monsieur Stéphane... Et la porte ne s'ouvre pas. — *Esperos un moumen* (attendez un moment). Et la voix, la personne, la clarté disparaissent.

Stéphane grelottait, se morfondait à cette porte redevenue muette, d'autant mieux que la bruine de tout à l'heure s'était transformée en une neige épaisse qui, chassée par une bise glaciale, lui fouettait le visage. Il comprit cependant que la servante était allée porter son nom aux maîtres du logis pour bien s'assurer qu'elle n'allait pas introduire un malfaiteur. Encore une minute d'attente et quelle minute! notre voyageur jurait, pestait, maugréait; cependant il entend les pas, il revoit la clarté. — *Es ben vous, moussu* (c'est bien vous, monsieur)? — Oui, je suis Stéphane, ouvrez-moi. — *Sias soulet; verai!* (Vrai! vous êtes seul)? — Oui, je suis seul. — *Alors*, dit la servante en se décidant à ouvrir, mais lentement et avec précaution, *intras leou, dooumassi que fay marri tem* (entrez vite, d'autant plus qu'il fait mauvais temps). — J'ai eu, reprit Stéphane en grommelant, *celui* de m'en apercevoir.

Le plus fort était fait, car voilà comme on pratique l'hospitalité dans le midi: Les maisons sont très hospitalières, à l'intérieur, s'entend; mais la porte d'entrée est féroce.

Stéphen traversa une petite cour carrée, ombragée, d'un grand micocoulier couvert de givre. Ensuite s'étant engagé dans un long corridor voûté, il fut surpris d'entendre une espèce de grognement musical; les sons augmentaient d'intensité à mesure qu'il avançait. Du corridor, il entra dans un vestibule; du vestibule dans une cuisine spacieuse, propre, aux // 86 // murs blanchis, magnifiquement éclairée par un feu brillant et plusieurs chandelles. C'était au centre de cette cuisine que les instrumentistes étaient installés. Assis auprès d'un pupitre à deux faces, le comte jouait du basson, ayant, devant lui, deux hommes, dont l'un soufflait dans une clarinette et l'autre râclait du violon. Stéphen alla droit au comte, qui, sans se déranger, mais en avalant une mesure de la partie qu'il jouait, lui dit: *Allez saluer ma mère*. Stéphen se dirigea alors vers la cheminée dont le vaste manteau eût pu abriter tout un orchestre. C'était une vraie cheminée de famille, la mère Gigogne des cheminées. Là, on voyait la mère du comte, âgée, mais droite, leste, l'air distingué malgré la simplicité de son costume, l'œil vif, la physionomie avenante, tenant d'une main la queue d'une poêle à frire dans laquelle rôtissaient des châtaignes d'un parfum exquis et d'une couleur jaune des plus appétissantes. Elle tendit l'autre main au jeune voyageur en lui disant: — Soyez le bien venu, mon cher monsieur Stéphen; nous vous avons fait attendre bien longtemps à la porte, et par un bien vilain temps; mais le concert de ces messieurs nous a empêchées d'entendre vos coups de sonnette; ensuite, cette poltronne de Rosalie, s'est crue obligée de vous faire subir un interrogatoire à travers la serrure et de venir nous demander si c'était bien M. Stéphen que nous attendions. Jugez un peu si nous ne connaissons pas M. Stéphen!... Eh bien, Rosalie, que fais-tu là plantée comme un terme? Ne vas-tu pas te figurer que je tiendrai ta poêle à frire pendant toute la soirée? Et ne va pas brûler tes châtaignes... Oh! je vous ai vu bien petit, monsieur Stéphen. Et donnez-moi donc des nouvelles de votre excellente mère, que je voyais si souvent chez Mme de B... ainsi que votre tante la chanoinesse et votre grand-oncle le chevalier....

Et voilà la comtesse de G\*\*\* ressuscitant un à un tous les membres de la parenté de Stéphen, citant des mots de celui-ci, des anecdotes de celui-là; au demeurant la meilleure des femmes, sans affectation et sans morgue; et faisant très libéralement les frais de la conversation, ce dont Stéphen s'accommodait fort.

Tout en prêtant une oreille aux révélations rétrospectives de la comtesse, Stéphen réservait l'autre à la musique du comte, qui allait toujours son train. L'association de ces trois instruments l'avait d'abord dérouté; néanmoins, il finit par se rendre compte de ce qu'il entendait et sut fort bien reconnaître, dans le morceau exécuté, un quatuor d'Ignace Pleyel, pour deux violons, alto et basse. — Mais pourquoi ce basson, se disait-il? pourquoi cette clarinette? Et la partie d'alto, qu'est-elle devenue? serait-ce une réduction? serait-ce un arrangement? Stéphen n'y comprenait rien.

Pardon, mesdemoiselles; mais permettez-moi d'interrompre un instant les réflexions de Stéphen pour vous adresser une question que je serais désolé que vous trouviez incivile ou indiscret. Je voudrais vous demander si vous savez ce que c'est qu'un quatuor, non pas un quatuor vocal, comme celui de *Ma tante Aurore*, de *l'Irato*, de *Bianca e Faliero*, mais un quatuor d'instruments à cordes, comme les plus grands maîtres en ont écrit. Si vous ne le savez pas, ce qui, après tout, n'est pas un crime, je vous supplie en grâce de suspendre la lecture de mon récit, et de commencer par aller assister aux matinées et aux soirées de quatuors de MM. Maurin et Chevillard, dans la salle Pleyel; de MM. Armingaud et Jacquard, dans la même salle; de MM. Alard et Franchomme, chez Erard; de MM. Dien et Batta, dans le local des Sociétés savantes; de MM. Gouffé, chez MM. Gouffé eux-mêmes, rue de La Bruyère. Les séances de ces diverses sociétés de quatuors vont s'ouvrir dans le courant de ce mois de janvier de l'an de grâce 1861, et je ne saurais trop vous engager, dans l'intérêt de votre instruction musicale, comme dans l'intérêt de votre plaisir, un plaisir bien délicat et bien exquis! à assister, sinon à toutes, du moins à quelques-unes de ces séances. Vous reprendrez ensuite le fil de cette histoire, dont il est impossible, sans cela, que vous puissiez apprécier le charme. Mon Dieu, mesdemoiselles, vous devrez me trouver un étrange personnage. Je vous fais ici l'éloge du quatuor, et je ne vous dis rien de vos quadrilles, de vos valse, de vos polkas, pas même de vos airs variés, caprices et fantaisies sur des motifs d'opéras. Je ne veux pas médire de toutes ces choses, qui sont bonnes à leur place; mais si vous prétendiez que ces bagatelles ont le droit d'être mises au rang des compositions musicales au même titre que les œuvres dont je parle, eh bien! je vous déclare que nous ne nous entendrions pas, et que, pour tous les trésors du monde, pour le plus beau piano à queue, pour le plus beau Stradivarius, pour la plus riche collection de partitions, vous ne me feriez prononcer une hérésie semblable. Un homme de mon âge respecte trop le vôtre pour consentir à inculquer dans vos jeunes esprits d'aussi pernicieuses maximes.

Le quatuor d'instruments à cordes constitue un des genres les plus parfaits en musique, et que tous les grands maîtres ont affectionné. Haydn, Mozart, Beethoven, pour ne parler que des plus illustres, se seraient immortalisés par leurs quatuors, alors même que le premier n'eût pas fait les oratorios de la *Création* [*Die Schöpfung*] et des *Saisons* [*Die Jahreszeiten*], que le second n'eût pas écrit *Don Giovanni*, les *Nozze, il Flauto magico* [*Die Zauberflöte*], que le troisième n'eût pas composé *Fidelio*, ses sonates et ses symphonies sublimes. Les timbres des violons, de l'alto, du violoncelle, quoique de même nature et se mariant merveilleusement entre eux, offrent des accents si particuliers et des nuances si différentes, qu'il en résulte un ensemble plein de charmes et les combinaisons les plus variées. C'est tantôt une conversation de famille où la parole passe successive- // 87 // -ment [successivement] de l'un à l'autre, où ceux qui écoutent se contentent d'approuver à voix basse; c'est tantôt un dialogue vif et animé; tantôt une discussion serrée, où les répliques partent, se croisent avec une verve intarissable. A entendre le premier et le second violon, je me figure voir deux époux, beaux, tendres, brillants de jeunesse, heureux de s'appuyer l'un sur l'autre, toujours inséparables, ne se contrariant jamais, si ce n'est pour se faire mille agaceries charmantes; l'alto me représente un

oncle entre deux âges, affectueux, rêveur, mélancolique, un peu morose, un peu taquin, un peu original. La basse est l'aïeule, bonne, indulgente, grave, sentencieuse, qui a su conserver le don de plaire par la grâce, par l'esprit, par une imagination riante et sereine.

Que de choses n'aurais-je pas à vous dire sur le quatuor! heureusement pour vous, mesdemoiselles, le comte et ses acolytes ont terminé le leur. Le comte se lève, tend la main à Stéphen, et lui dit:

— Mon cher Stéphen, je vous présente à M. André, notre maître d'école, qui, comme vous voyez, est un clarinettiste distingué (M. André s'incline devant M. Stéphen), et M. Sarnète, mon barbier, que l'on pourrait surnommer le Figaro du village, car il joue du violon beaucoup mieux sans doute que Figaro ne joue de la guitare (M. Sarnète s'incline à son tour).

Dans le pays des aveugles, dit doctoralement le maître d'école, les borgnes....

— Très bien, messieurs, interrompit Stéphen. Mais, mon cher comte, c'est, si je ne me trompe, un quatuor de Pleyel que vous venez de jouer.

— Ah! vous reconnaissez? fit le comte; en effet, c'est un quatuor de Pleyel.

— Et vous le jouez à trois? et la partie d'alto?

— Ah! vous avez raison, mille fois raison, mon cher; mais, entre nous, cette partie d'alto est bien insignifiante, pour ne pas dire inutile...

— Je ne suis pas de votre avis, reprit vivement Stéphen. Les quatuors de Pleyel ne sont pas concertants comme ceux des grands-maîtres; mais l'alto y est nécessaire pour compléter l'harmonie; et d'ailleurs l'alto chante de temps en temps; il a des *traits* mis à dessein pour faire briller l'instrument. Dans les divers morceaux que vous venez d'exécuter, il y a des passages où vos trois instruments, c'est-à-dire les deux violons et la basse, se contentent d'accords plaqués, ou de batteries qui ne sont autre chose qu'un accompagnement d'un chant ou d'un trait d'alto.

— Cela peut bien être, mais, bastel! nous n'y regardons pas de si près, nous. Au surplus, continua le comte, il y a de bonnes raisons pour que nous nous soyons passés de cette partie d'alto; elle nous manque, en effet; je l'ai oubliée à Aix. Et quand bien même nous eussions cette partie, il n'y a personne dans le village ou dans les environs qui fût capable de la jouer.

— Ces deux raisons sont péremptoires, répliqua imperturbablement Stéphen, et dispensent des autres. Mais alors, pourquoi ne pas exécuter un trio?

— Un trio, et pourquoi? un trio, quand nous avons un quatuor! mais cela revient absolument au même, puisque, par le fait, ce quatuor devient un trio.

Stéphen sourit imperceptiblement.

— Veuillez bien, poursuivit-il, me permettre encore une question.

— Dites, fit le comte.

— Pensez-vous qu'une clarinette substituée à un premier violon, qu'un basson substitué à un violoncelle n'altèrent pas un peu la physionomie de l'œuvre?...

— Mais, répliqua le comte avec une impatience visible, vous nous faites là, mon cher, des distinctions d'une subtilité..... En résumé, voici mon fait. J'adore la musique, je l'aime passionnément; à tel point que j'aime mieux en faire de médiocre, de mauvaise même, que de n'en pas faire du tout.

— Et moi, dit Stéphen, je suis également si passionné... Et il s'arrêta court.

Madame de G\*\*\* prit la parole et, s'adressant à son fils: — Monsieur Stéphen, mon ami, veut dire peut-être que lui aussi est tellement passionné pour la musique, qu'il aime mieux n'en pas entendre du tout que d'en entendre de mauvaise.

Stéphen ne s'attendait pas à être si bien deviné. Il s'écria néanmoins: — Souffrez, madame, que je proteste contre une pareille interprétation de mes paroles.

— Mais vous auriez parfaitement raison, mon cher monsieur Stéphen, de penser ainsi. C'est ce que je ferais moi-même si j'étais à votre place. Je dis: si j'étais à votre place, car, pour moi, voyez-vous, lorsque j'entends de la musique, je puis dire comme Bertrand des *Rendez-vous Bourgeois*: *Cela m'entre par une oreille, et cela me sort par l'autre.*

— Allons, bonne mère, s'écria gaiement le comte: *Coleno ven, tout ben ven.* Faites-nous servir la collation; ce pauvre Stéphen doit avoir un appétit du diable.

En un clin-d'œil le pupitre disparut et fit place à une table ornée d'une belle nappe blanche où furent servies deux tartes, l'une aux pommes et l'autre aux épinards, des pois-chiches, une salade de céleri, du nougat, des fruits secs, des clairetes dorées, et la *castagnado*, sans oublier les deux chandelles classiques; des chandelles et non des bougies: c'eût été une faute énorme!

La comtesse, le comte, Stéphen, le maître d'école et le barbier prirent place à la table, tandis que Rosalie, la servante, grignotait sa

portion sous le manteau de la cheminée. Bientôt on chanta des noëls; le comte et M. André chantèrent le noël de saint Joseph et de l'hôtelier: *Hou! de l'oustaou!* Le comte fit saint Joseph, André fit l'hôtelier. Ce fut une vraie scène chantée, jouée et mimée en perfection; il en fut de même du noël du chrétien et du juif: *Reviho te, nanan*, représentée par M. An- // 88 // -dré [André] et M. Sarnète; on chanta encore le noël des Oiseaux, celui des *Boumians*, *Turelurelure*, etc. Puis on se rendit à la messe de minuit, à laquelle assistèrent tous les habitants valides du village.

Maintenant, mesdemoiselles, comme pendant à mon anecdote du quatuor patriarchal, il me reste à vous raconter un autre fait, et c'est encore M. Stéphen qui nous le fournira. Vous venez de voir un quatuor à trois; il va être question d'un quatuor à cinq.

M. Stéphen, après l'excursion d'Oppède, était allé à Paris; il s'y était perfectionné dans l'art musical. Il touchait un peu l'orgue et jouait passablement du violon. Il avait acquis une certaine habitude de l'exécution et de son style, quand tout à coup on l'envoya à X... une ville de dixième ordre, où il y avait un tribunal de première instance, un sous-préfet et un lieutenant de gendarmerie. Ce brave lieutenant, M. P..., le meilleur des humains, avait une passion terrible, insurmontable, et bien malheureuse pour la musique. Deux fois par semaine, il réunissait des *amateurs* qui écorchaient à la lettre les opéras de Rossini arrangés en quatuors. Il y avait de plus des chanteurs, des solistes, des guitaristes. La veille du jour de l'arrivée de M. Stéphen, le lieutenant P... avait dit à ses partners: «Messieurs, il nous arrive demain un petit juge-auditeur qu'on dit assez musicien. Attention, messieurs! on le dit très fort partisan des compositions dévergondées et nébuleuses de Beethoven (qu'il prononçait: *Bête au vin*). Il faut lui montrer que nous aussi, nous en détachons, quand il le faut. Demain matin j'irai l'attendre à l'arrivée de la diligence et je l'inviterai pour la soirée. Prenez le quatuor en *la* de l'œuvre première (de *Bête au vin*) et en avant, marche!»

Le lendemain M. Stéphen fit son entrée dans le salon du lieutenant P... Après les premiers compliments, on offrit au nouveau venu la partie de premier violon; il la refusa et se plaça au pupitre du second violon. Le premier morceau marcha vaille que vaille. Ce n'étaient pas des coups d'archet, c'étaient des coups de sabre, que les exécutants portaient à leurs instruments. M. Stéphen s'étudiait à observer les nuances, à faire *forte* les FF, et piano, les PP. Vint l'andante en *ré*, avec variations. Les coups de sabre allaient leur train, M. Stéphen s'obstinait à jouer piano et à couler ses notes. — Hum! dit tout bas le lieutenant en s'adressant à un docteur, fameux guitariste, ce jeune homme ne joue pas mal; mais il n'a pas de son. On ne l'entend pas. Prenez votre guitare, et venez doubler sa partie; cela fera bien. — A merveille! dit l'autre, et il se mit en devoir de décrocher la guitare suspendue au mur. Il s'approche des pupitres, s'appuie sur le genou gauche et accorde sa guitare comme si de rien n'était. L'instrument accordé, il prend une chaise, s'assied auprès de M. Stéphen en le priant poliment de se reculer un peu. M. Stéphen alors se lève, offre son violon au guitariste et le prie de prendre sa place. Le quatuor est arrêté, le lieutenant voyant que M. Stéphen veut quitter la partie: — Mais pas du

tout, monsieur, mais pas du tout, reprenez votre siège; vous allez fort bien; seulement comme votre violon est sourd et n'a pas de son, j'ai prié naturellement monsieur de doubler votre partie avec sa guitare. — Est-il susceptible, ce jeune homme! dit le lieutenant à l'oreille du docteur. M. Stéphen considéra attentivement le lieutenant et le guitariste, et voyant une telle bonne foi, une candeur si honnête sur le visage de l'un et de l'autre, il prit son parti en brave. Il se rassit, l'andante fut recommencé et chaque note de la partie de second violon fut surmontée d'un tik, tak, tok, touk, tronk de l'affreuse guitare. Vous imaginez bien que M. Stéphen ne remit plus les pieds aux soirées musicales du bon lieutenant de gendarmerie.

Que dites-vous de mes anecdotes, mesdemoiselles? ne sont-elles pas jolies?

Et à présent, il me passe par la tête une idée bizarre, un soupçon.

Je soupçonne fort que ce M. Stéphen vous intrigue quelque peu, car, ne vous en déplaise, mesdemoiselles, vous êtes passablement curieuses; on me l'a dit; je le sais. Quelques conférences que j'ai pu avoir avec l'aimable et spirituelle directrice de ce journal m'ont révélé bien des choses. Je suis même sûr que vous grillez de savoir ce que peut être ce M. Stéphen. Si nous remettons cette confidence au prochain numéro, qu'en dites-vous? — Ma foi, non, vous voulez le savoir tout de suite; dames que vous dirai-je! il y a bien longtemps de cela; cela date de mil huit cent... Tout ça ne me rajeunit pas, et il serait bien possible que ce monsieur Stéphen fût assez proche parent de votre très humble et très dévoué

J. D'ORTIGUE.



*JOURNAL DES JEUNES PERSONNES*, janvier 1861, pp. 84–88.

Journal Title:	JOURNAL DES JEUNES PERSONNES
Journal Subtitle:	None
Calendar Date:	JANVIER 1861
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	III
Year:	29 <sup>e</sup> ANNÉE
Pagination:	84 à 88
Title of Article:	UN QUATUOR PATRIARCAL
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None